

Extrait « Ils voulaient juste vivre »

Guerre 14-18

Sarajevo: «*Es ist nichts*»

C'est un bel été chaud comme on n'en a pas eu depuis longtemps. On n'a pas à se plaindre, disent les gens. La famille Treichlinger, comme la famille Fantl, sont satisfaites de leur sort. Dans les deux familles, on ne parle que langes et layette.

28 juin 1914. Soudain, la nouvelle d'un événement tragique se répand à travers l'Empire, comme un feu qui saute d'un toit à l'autre, avant de tout embraser. L'héritier du trône, l'archiduc François-Ferdinand, et sa femme, la duchesse Sophie, viennent d'être assassinés lors d'une visite officielle à Sarajevo, après les grandes manœuvres militaires. Le Serbe Gavrilo Princip, placé à deux mètres de leur carrosse, immobilisé pour un court instant, ne pouvait pas les rater.

Avant de s'effondrer, ils sont restés figés quelques secondes. Puis, François-Ferdinand s'est affaissé sur le corps de son épouse, vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un grand chapeau à plumes. Ses décorations militaires ont tinté légèrement, en accompagnant son dernier murmure: «*Es ist nichts, ce n'est rien ...*».

28 juillet 1914. La rupture avec la Serbie est consommée et l'Empereur François-Joseph publie son manifeste solennel intitulé «*An meine Völker* » (A mes peuples), où il justifie la nécessité de faire la guerre à la Serbie qui a humilié l'Empire. A ce moment-là, une vraie cohésion des peuples formant l'Autriche-Hongrie se forme autour de son souverain.

La valse des enveloppes blanches

Mais tout d'abord, il y a la mobilisation générale. Les centaines de milliers d'enveloppes blanches, contenant l'ordre de marche, sont envoyées à travers l'Empire, comme des oiseaux de mauvaise augure. On appelle tous les hommes, âgés de 18 à 30 ans, déclarés aptes au service.

Les mères pleurent. Les futurs soldats crânent. On sera de retour pour récolter des pruneaux! Les millions de soldats, au milieu de ce bel été, sont prêts à se lancer dans la gueule du plus grand broyeur des vies humaines. La fleur au fusil, ils partent à la guerre, tous convaincus d'être de retour dans quelques semaines, au plus tard dans quelques mois.

L'ordre de mobilisation de Josef et d' Artur Treichlinger est venu le même jour. Ils font partie des 800 000 réservistes dont dispose l'Empire à côté de son armée régulière d'environ 300 000 hommes.

Charlotte prépare la valise de son fils Josef, appelé en sa qualité de premier lieutenant de l'armée impériale, et ses mains tremblent. Joseph est envoyé sur le front russe. On l'accompagne à la gare, noire de monde. Les familles, les épouses, les fiancées se mêlent à des tuniques bleues de chasseurs aux parements verts des jeunes soldats. Les hourras, la fanfare militaire, les plaisanteries à haute voix des hommes, des mots de tendresse chuchotés par les femmes, rien ne manque au tableau convenu des départs à la guerre.

Lorsque la cloche de l'employé des chemins de fer impériaux retentit, tout le monde se fige, comme pour essayer de dire encore quelque chose, quelque chose d'important, mais c'est trop tard. Arrêt sur image. Puis le train s'ébranle tout doucement...

Après le départ de Josef, Charlotte, comme dans un mauvais rêve, prépare celle de son benjamin, de son Artur. Les larmes coulent sur son visage livide. Même tunique bleue. Mêmes parements verts. La gare est à nouveau remplie de tuniques, de hourrah, de rires forcés des soldats et de larmes des femmes.

La cloche de l'employé des chemins de fer retentit à nouveau et un nuage blanc s'échappe de la locomotive comme d'un monstre qui s'apprête à engloutir ses prochaines victimes. Sa vapeur balaie les vitres. Lentement, le train quitte la gare...

Chez les Fantl, trois fils sur quatre sont appelés à se battre pour l'Empire Austro-Hongrois: Vítia, Rudolf et le cadet, Richard.

Stoïque, Karolina prépare la valise de son aîné, Vítia, puis de Rudolf, ensuite de son cadet, le romantique Richard. Elle ne pleure pas. Du moins pas encore.

Puis elle entend, au loin, la cloche... La même cloche qui retentit à travers tout l'Empire...

Lorsqu'elle aperçoit, au-dessus de la petite ville, la vapeur de la locomotive qui emmène ses fils donner leur vie pour l'Empereur, un voile de tristesse tisse autour d'elle une toile d'araignée dont elle n'arrivera plus à se dépêtrer.

Seul Emanuel n'est pas appelé. En tout cas pas cette année. Heureusement pour Helena qui doit accoucher dans quelques semaines.

Et voici Erno, le 4 septembre 1914

Entretemps, une naissance donne un peu de joie aux familles éprouvées. Helena Fantl-Treichlinger a heureusement accouché d'un beau et robuste garçon. Comme les temps sont graves, il va être prénommé Ernest (Grave). En tchèque, on l'appellera Arnošt. Mais pour sa famille et ses amis, il sera juste appelé Erno.

La cérémonie de circoncision réunit les deux familles dans une fête en demi-teinte. Le bébé est le portrait craché de son père Emanuel. Karolina esquisse enfin un sourire. Son premier petit-fils! Elle prend Erno dans ses bras avec une tendresse infinie et sourit à Charlotte à travers ses larmes...

Notre Erno! Quel sera son avenir?

Deux mois plus tard, c'est Noël. Ce sera un Noël triste...

Les deux fils de Karolina sont morts au combat en Serbie. Arrive la fête des Lumières de décembre, la *Hanoucca*. Selon la tradition, Karolina a allumé chaque jour une bougie du *menorah*, chandelier rituel. Elle les regarde sans bouger, sans pleurer, statufiée dans son chagrin. Le huitième jour, lorsque toutes les bougies sont allumées, une oppression dans son cœur va l'étreindre comme une tenaille en acier. Elle tombe, évanouie.

Lorsqu'elle revient à elle, le *menorah* est éteint...

Plus jamais Karolina ne quittera le deuil et ses vêtements noirs, le regard perdu dans le vide. Heureusement qu'Emanuel est resté auprès de son épouse et de son bébé.

Tout l'empire est en souffrance. Les paysans doivent donner blé, pommes de terre, œufs, beurre, lait, fourrage, foin, paille. On réquisitionne laine, coton, papier. On va chercher tout ce qu'on peut démonter en cuivre et en plomb, jusqu'aux robinets de lavabos. On demande aux enfants de cueillir des feuilles de framboises, de fraises, baies des bois, orties, pour faire du thé, envoyé aux soldats. Les femmes se mettent à tricoter et à coudre pour l'armée.

Toutefois, malgré toutes ces privations, les onze peuples de l'Empire sont solidaires. La guerre va certainement bientôt s'arrêter...

Lorsque l'Italie s'en mêle

Le coup de grâce de la versatile Italie vient brouiller les cartes. Encouragée par la France, l'Italie déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie.

A České Budějovice, une enveloppe blanche est arrivée. Présage funeste. Elle est adressée à Emanuel Fantl, le seul des familles Treichlinger et Fantl épargné jusqu'à présent. Désormais, tous les hommes, jusqu'à 50 ans, sauf les invalides ou les malades incurables, sont déclarés aptes au combat.

Sans un mot, Emanuel fait sa petite valise. Tout seul. Le lendemain, il dit adieu à Helena et leur petit garçon qui n'a même pas une année. Il ne veut pas qu'on l'accompagne. A la gare, plus de hurrah, plus de fanfare militaire de rigueur, plus de plaisanteries grasses des soldats... Silence et tristesse...

Désormais, les hommes savent qu'ils vont affronter la mort, qu'ils ne reviendront peut-être plus ou encore dans quel piteux état! Mais ils n'ont pas le choix. La désertion est punie

de mort. Alors? On va tenter de survivre. Et Emanuel, stoïque, monte dans le train avec d'autres compagnons d'infortune.

La cloche de départ retentit, lugubre. Il a les yeux embués, cela doit être la vapeur de la locomotive...

A la maison, Helena est au bord du désespoir. Elle pleure, ne mange plus, ne dort plus. La mélancolie noire la consume de l'intérieur. Seul Erno par ses gazouillis arrive par moments à la sortir de sa torpeur...

De son côté, Karolina Fantl se tord les mains de douleur. Vítia est mort. Richard est mort. Et maintenant, Emanuel est parti à son tour. Reviendra-t-il un jour?

La vie quotidienne est bientôt rythmée par le rationnement de plus en plus draconien: sucre, beurre, lait, café, savon, tabac, vêtements. Arrive le moment où le pétrole pour les lampes est rationné. Après le coucher du soleil, les maisons plongent dans la nuit. Chaque ménage doit apprendre à économiser, selon les instructions détaillées et tâtilonnées. Les ordonnances doivent être affichées dans tous les foyers et tous doivent s'y conformer, sous menace d'amende.

Le soldat Emanuel

Le régiment d'Emanuel débarque dans la plaine du Pô. Pendant deux ans, le front va se stabiliser dans les alentours de la rivière Soča, au Nord de l'Adriatique. La première bataille commence le 23 juin 1915. Emanuel ne comprend pas pourquoi il doit se battre contre les Italiens.

Dès lors, impuissants, car entraînés par des politiciens cupides, les peuples se précipitent dans l'arène de la mêlée mondiale effroyable. Et le moloch sanguinaire les dévorera les uns après les autres, sans distinction...

Sans pitié...

Pendant six mois, les deux armées se livrent à une danse macabre. Un pas en avant, un pas en arrière. Les soldats attaquent, reculent, contre-attaquent. Les mitraillettes crépitent. Les blessés et les mourants râlent. Avec le temps, la sensibilité s'émousse. La vie se résume à se préoccuper de la survie. Rien de plus...

Les seuls liens qui maintiennent les soldats en vie sont ceux avec la famille restée au pays. Savoir que quelqu'un nous attend.

A la tombée de la nuit, Emanuel, la tête entre ses mains, s'abîme dans une réflexion douloureuse.

- Où est-elle? Que fait-elle? Et mon petit garçon, mon Erno? Il doit marcher maintenant... Et je n'étais pas là...

L'année 1915 s'achève, triste. Et l'année 1916 promet d'être tout aussi meurtrière. L'armée autrichienne souffre. Les dysenteries, les bronchites et les pneumonies déciment les rangs de l'armée impériale, au même titre que les balles et les obus italiens. Les soldats souffrent dans leur corps et dans leur âme. Les blessures surperficielles et profondes ne se comptent plus. Les jambes et les bras brisés non plus. Les corps déchiquetés par les obus. Et le rôle des morts, en hâte accompagnés par les curés, les pasteurs ou les rabbins en uniforme. L'humanité se vide de son sang...

On assiste à la destruction lente des sentiments. Les hommes s'endurcissent et se ferment. Ils prennent de la distance par rapport à tout ce qui n'est pas vital, se mettent en mode de survie, des robots qui marchent, qui tirent, qui reculent, qui avancent, au gré des ordres et des contre-ordres. Ils ne redeviennent hommes que lorsque la douleur lancinante de leur corps mutilé leur rappelle qu'ils sont faits de chair et de sang.

Comme ses camarades, Emanuel est sur le qui-vive en permanence. Et dans sa tête, un seul refrain: «Ma mère Karolina. Ne pas mourir comme mes deux frères. Ma femme Helena. Mon petit garçon Erno. Serrer les dents. Survivre ! A tout prix ! »

L'Empire Autriche-Hongrie est orphelin

21 novembre 1916. Ce jour sombre et pluvieux, François-Joseph, Empereur d'Autriche-Hongrie, 86 ans, sur le trône depuis 1848, vient de décéder. Les gens sont stupéfaits, tellement leur Empereur semblait immortel. Depuis soixante-huit ans, il régnait sur la monarchie danubienne.

Cette fin 1916 s'achève dans une atmosphère d'épuisement moral. Le cœur n'y est plus. Le rationnement est partout et la population est harrassée par les efforts de guerre incessants. Les queues interminables se forment sans arrêt devant les magasins, de plus en plus souvent vides. On commence à murmurer contre le régime.

Des revendications nationales osent se manifester. La solidarité des peuples vacille...

Déliquescence politique et morale

1917. L'arrivée au trône du nouvel Empereur, prénommé Charles, jeune et moderne, suscite un dernier élan patriotique. Et s'il mettait fin à cette boucherie ? Les espoirs les plus insensés habitent les soldats pour quelque temps. Mais l'Empereur Charles subit des événements qu'il ne sait pas comment contourner.

L'Est de l'Europe est secoué par un ouragan politique. En février 1917, la Russie, épuisée par la guerre, jette l'éponge. La dynastie des Romanov est destituée, Nicolas II n'est plus Empereur. Les Russes cessent le combat et proclament la République. Personne n'imagine encore qu'en octobre, les bolchéviques s'empareront du pouvoir et que la Russie deviendra communiste et repliée sur elle-même.

A l'Ouest, sur le front franco-germanique, la guerre s'enlise dans des tranchées. L'effrayant Verdun, synonyme de mort, exige également son lot de chair humaine, par centaines de milliers. Les Français et les Allemands, exsangues, se terrent dans les couloirs souterrains. On commence timidement à se poser des questions sur le pourquoi de tant de morts inutiles. Ou utiles? Mais à qui?

Pendant ce temps, sur le front italien, la guerre continue. Printemps, puis été. Les canons sont tirés par des tracteurs. Les mulets portent des caisses de munition. Les hommes pataugent dans la boue, crottés et souvent mouillés, cartouchières cachées sous le manteau, accrochées à la ceinture. Ils ont l'air d'énormes épouvantails.

Les combats ne cessent jamais. Emanuel ne comprend plus pourquoi il se bat. On ne le lui demande d'ailleurs pas; il est là pour défendre son Empereur, qu'il s'appelle François-Joseph ou Charles. Emanuel est un sujet fidèle et loyal. Il se battra donc jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il a prêté son serment militaire et il le tiendra. Jusqu'au bout...

L'automne 1917. Les feuilles des arbres sont tombées. Les branches nues et noires ressemblent à des potences. La pluie tombe sans discontinuer. Cela fait deux ans et demi qu'Emanuel n'a pas vu les siens. Il paraît que le petit Erno commence à babiller. Son père aura raté ses premiers pas, ses premiers mots. A quoi ressemble-t-il, ce petit bout de chou qu'il a tellement envie de serrer dans ses bras? Est-ce qu'un jour il entendra ce doux mot «papa»? Ou est-ce du délire? Elle est où, la réalité? C'est ce qu'il vit? Ou ne vit-il pas plutôt un cauchemar éveillé ?

S'accrocher. Survivre! A tout prix! Un jour, tout cela sera terminé... Un jour..

Les gladiateurs mourants vous saluent

L'année 1918 est la plus longue. Tout le monde est épuisé, un véritable combat de gladiateurs.

15 juin 1918. Les cinquante-sept divisions autrichiennes se trouvent face à cinquante-huit divisions italiennes, trois divisions britanniques, deux françaises, l'aviation américaine, mais aussi face aux légionnaires tchèques et slovaques ayant déserté l'armée austro-hongroise ou ayant été faits prisonniers. Désormais, ils se battent contre leur propre armée. Leur espoir? Que l'Empire soit vaincu et qu'une Tchécoslovaquie, libre et indépendante, naisse sur ses décombres.

Ce sont les légionnaires tchèques et slovaques qui sapent le plus le moral des impériaux de la même origine. Les tracts pleuvent pour qu'ils désertent. On leur promet de la nourriture. Mais malgré cela, la plupart des soldats restent fidèles à leur Empereur.

Emanuel ne sait pas que son Empereur a raté son ultime rendez-vous avec l'Histoire. En mai, Charles avait la dernière chance de se séparer de l'Allemagne, en tissant des liens secrets avec la France et l'Angleterre. Puis, des indiscretions ont tout fait capoter. Dès lors,

les USA, la France et l'Angleterre ont décidé la destruction de l'Empire Autriche-Hongrie après la guerre, en accédant aux revendications nationales slaves.

Le choc final est inévitable. La bataille sera effroyable : 60 000 morts et 90 000 blessés du côté autrichien, 80 000 morts et blessés du côté italien. La boucherie n'a pas l'air de vouloir prendre fin. L'armée autrichienne est décimée par les balles et par les maladies : la dysenterie et la typhoïde laminent ce qui reste du moral des troupes. Les soldats n'en peuvent plus. Dormir... Se laisser aller... Renoncer au combat...

Les mots jusqu'alors prohibés, comme «armistice» et «paix», titillent les soldats. De plus, l'approvisionnement du front devient de plus en plus difficile. Les Italiens attaquent les convois qui transportent les vivres. On affame l'adversaire. Bientôt, les soldats autrichiens ne pèsent en moyenne que 50 kg.

Emanuel s'accroche. Non, il ne faut pas mourir maintenant! Non, plus maintenant! Sa *Mamele* l'attend... Sa douce Helena l'attend... Son petit Erno l'attend... Il a presque quatre ans maintenant. Comment est-il ? Comment accueillera-t-il son papa qu'il ne connaît pas? Emanuel essaie de se rappeler l'odeur de son petit garçon, sa peau douce et ses yeux brun-vert graves. Voir son enfant grandir, est-ce trop demander à la vie ?

Emanuel serre les dents. Il survivra, il se le jure...

La fin de l'Autriche-Hongrie

28 octobre 1918. Cette fois-ci, la guerre est finie pour l'Empire Autriche-Hongrie, faute de combattants. Deux semaines plus tard, les combats s'arrêtent également à l'Ouest de l'Europe. Le moloch sanguinaire aura détruit 11 000 000 d'hommes sur les champs de bataille. Ils étaient 70 000 000 à participer. Ils seront encore 7 000 000 à mourir suite aux blessures et aux maladies. L'Empire Autriche-Hongrie a envoyé à la guerre 9 000 000 de soldats, dont 1 100 000 mourront au combat. Parmi eux, 138 000 Tchèques. Et parmi les Tchèques, plusieurs dizaines de milliers de Juifs.

La Belle Epoque, ce terme donné a posteriori à l'insouciance et l'espoir d'une vie chaque jour meilleure, est terminée. L'humanité agonisante est projetée avec brusquerie dans le XXe siècle. A travers le monde entier, on pleure ses morts. L'Europe est dévastée. Et on ne comprend pas. On ne comprendra jamais. Mais on veut croire que c'était vraiment «la der des der». Plus jamais de guerre!

L'Empire Autriche-Hongrie est mort dans un dernier soubresaut. Les nationalistes slaves de tout bord lui ont asséné le coup de grâce. L'Empire multiethnique, composé de onze nationalités et d'autant de langues, explose. L'Empereur Charles est obligé d'abdiquer et quitte le pays pour l'exil avec son épouse Zita et leurs nombreux enfants. Une petite Autriche chétive, devenue une République de 6 500 000 citoyens, ne vivra désormais que dans la nostalgie de sa splendeur d'antan.

La Bohême, la Moravie, la Slovaquie et la Russie subcarpatique forment désormais la Tchécoslovaquie. Du jour au lendemain, des sujets austro-hongrois, les Treichlinger et les Fantl deviennent citoyens tchécoslovaques.

Emanuel Fantl revient de la guerre

Le pas lourd, l'uniforme crasse dans les bottes fatiguées, terriblement amaigri, hâve, Emanuel descend du train et se rend directement chez ses beaux-parents pour retrouver Helena et le petit Erno, allant sur ces cinq ans.

Dans le magasin, Léopold lui ouvre ses bras.

– Alors tu es là, enfin! Qu'est-ce que je suis content! Charlotte, se met-il à crier, Charlotte, Eman est de retour!

Charlotte apparaît, suivie d'Helena et d'Erno, les yeux écarquillés. Alors que sa grand-mère Charlotte, surexcitée, n'arrête pas de parler et que sa mère Helena est silencieuse, il observe avec beaucoup d'intérêt ce monsieur moustachu en uniforme crotté que sa maman lui présente sobrement.

– C'est ton papa, Erno, tu peux l'embrasser!

Helena et Emanuel se regardent, muets. Et maintenant? Tout doucement, Emanuel s'approche, la prend dans ses bras, hume son parfum délicat à pleines narines, et soudain il sent qu'une plaque de glace craque dans sa poitrine et se déverse dans ses yeux. Il pleure à chaudes larmes, la tête posée sur l'épaule d'Helena, décontenancée par cette avalanche émotionnelle. Elle ne connaît pas Emanuel sous cet angle-là. Elle ne sait pas ce qu'elle ressent. Comme si toute l'affection s'était évaporée pendant ces longues années d'absence.

La rencontre de deux naufragés de la vie... Elle carresse distraitement la tête d'Emanuel. –

Le lendemain, déjà en tenue civile, il va rendre visite à sa mère Karolina. Vieille, assise près de la fenêtre, sa couture à la main, son regard vide s'allume lorsqu'elle voit arriver Emanuel. Il est là, vivant ! Elle le regarde avec une tendresse infinie.

Il s'assied à côté d'elle, lui prend sa petite main durcie par le travail et la presse entre les siennes. Le silence se fait long, pesant. Par quoi commencer ?

Il a la gorge serrée... Il a presque honte d'être en vie... Il se tait... Comment parler de l'horreur de ces trois années, lorsqu'il rampait dans la boue et dans la neige, sous le crépitements des mitrailleuses italiennes?

Comment partager avec sa mère le désespoir qui l'étreignait chaque fois que l'un de ses camarades était déchiqueté par un obus ennemi et râlait dans l'attente de la mort?

– Bon... eh bien... j'y vais, fait-il. Helena et Erno m'attendent.

– Va, mon petit, va... maintenant que je suis rassurée, je sais que tu reviendras.

Le couple va louer un nouvel appartement. Mais quelque chose est cassé. Helena a changé, elle est plus mélancolique, plus irritable aussi. De son côté, discret, Emanuel ne parle pas de ses souffrances de soldat. Cependant, il est déçu de la distance de sa femme. Il ne comprend pas pourquoi elle n'a pas l'air heureuse depuis leurs retrouvailles. Il avait tellement espéré, il en avait tellement rêvé la nuit, dans les Alpes, transi de froid et de peur...

Mais il est réaliste et pragmatique.

– Nous allons reconstruire notre vie, ma chérie... notre couple... tu verras... tout se passera bien... Patience, je travaillerai beaucoup et je te promets une vie agréable. Je ferai de toi une femme comblée. Aime-moi juste un peu...

*

Mars 1938 : Anschluss

Mars 1938. Hitler a annexé l'Autriche. D'emblée, une orgie de haine se déchaîne contre les Juifs. Des hordes de nazillons se livrent à une violence et une bestialité gratuites : ils obligent les Juifs à frotter les trottoirs à mains nues, ils les font s'agenouiller et crier «Heil Hitler!». On tourmente les innocents... L'«Ordre Nouveau» déferle sur l'Autriche... La même semaine, des lois antijuives sont promulguées signifiant la perte de l'emploi, la confiscation des commerces et des entreprises, l'interdiction de se promener dans un parc public, de fréquenter des écoles, de consulter des médecins non juifs...

Hitler veut «nettoyer» l'Autriche des Juifs, mais ne sait pas encore exactement comment. Une Centrale d'émigration est instituée à Vienne dès mars 1938. Heydrich en confie la responsabilité à Adolf Eichmann. Dès qu'ils le peuvent, 50 000 Juifs quittent précipitamment l'Autriche en 1938, en laissant derrière eux toute une vie. Les dernières années, des milliers de Juifs ont déjà quitté l'Allemagne, leurs biens étant séquestrés par les nazis.

Maintenant, à Vienne, des dizaines de milliers de Juifs sont expulsés de leurs appartements. Des dizaines de milliers de Juifs perdent leur commerce ou leur entreprise. De quarante synagogues, une seule reste debout. Le quartier de Leopoldstadt devient un ghetto où on regroupe la population juive. Puis on prépare leur déportation vers l'Est, vers la mort. Mais cela, ils ne le savent pas encore.

Léopold est soucieux. Il suit avec une angoisse grandissante les événements en Autriche. Après l'Autriche, qui sera le prochain pays annexé? Peut-être la Tchécoslovaquie, avec ses trois millions d'habitants germanophones?

Lorsqu'il en évoque l'éventualité, on lui rit au nez.

– Qui peut prendre au sérieux ce guignol d'Hitler? Il ne va pas se maintenir longtemps au pouvoir, vous verrez!

– Cela va s’arranger, c’est un mauvais moment à passer... patience... – De toute façon, nous, on ne risque rien, vous avez vu les fortifications militaires dont on dispose le long de la frontière? On peut dormir sur nos deux oreilles!

Trahison de Munich

Septembre 1938. Hitler est rassuré par l’apathie de l’Occident face à l’Autriche engloutie. Alors le pas suivant consiste à convoiter les Sudètes tchèques, ces régions frontalières de la Bohême et de la Moravie, habités par les Allemands depuis le Moyen Age. Il décide de les annexer. Les *Volksdeutsche*, les peuples allemands, doivent vivre en Allemagne !

Le tout est de savoir comment? Il n’est pas prêt à la guerre et ne veut pas prendre le risque que l’Angleterre et la France, ayant un traité défensif avec la Tchécoslovaquie, ne se mettent de son côté. Or, c’est précisément dans les Sudètes que se trouvent toutes les fortifications des frontières, réputées inviolables.

Alors, le 29 septembre, Hitler convoque à Munich, le Premier Ministre anglais Chamberlain, le Français Daladier, et son allié italien Mussolini. Il leur déclare que si on lui accorde ces territoires, la guerre européenne sera évitée, car les Sudètes suffiront à contenter ses exigences.

30 septembre 1938. En quelques heures, sans que les représentants de la Tchécoslovaquie soient au courant, les représentants de ces trois pays, convaincus d’avoir sauvé la paix en sacrifiant les Sudètes, accordent à Hitler ce qu’il désire. Il pourra occuper ses nouveaux territoires dans les 10 jours à venir.

Privée de son droit de défendre le pays, l’armée tchécoslovaque, la rage au ventre, doit évacuer la région. Toutes les fortifications, toutes les armes, toutes les munitions s’y trouvant tombent entre les mains des Allemands. Les soldats tchèques pleurent, impuissants. Les fortifications tchèques étaient solides, quasi imprenables. Et ils doivent les donner, sans coup férir!

La Tchécoslovaquie a perdu 25% de ses territoires comme un agneau qu’on mène à l’abattoir, trahie par ses alliés.

L’Europe respire... L’Europe exulte... On accueille Chamberlain à l’aéroport de Londres en héros. L’Anglais, fier, pavoise en brandissant le document honteux de Munich : «Nous avons sauvé la paix!» s’exclame-t-il. Et peu importe qu’un deuxième pays d’Europe Centrale ait été sacrifié...

Le temps n’est plus à l’insouciance...

La Wehrmacht entre dans Prague

Lorsque le 14 mars 1939, le président de la Tchécoslovaquie, Emil Hácha, est convoqué à Berlin, Hitler le met devant une alternative démentielle : le bombardement immédiat de toutes les villes tchèques ou la reddition du pays et la création du Protectorat Bohême-Moravie, administrée par l'Allemagne.

Hácha s'effondre. On doit lui administrer une piqûre. Puis, la mort dans l'âme, il signe l'anéantissement de la Tchécoslovaquie. Le même jour, sur l'ordre d'Hitler, les Slovaques font sécession et créent un «Etat indépendant slovaque» sous la houlette allemande.

La voie est libre. Le 15 mars 1939, la Wehrmacht pénètre dans Prague.

Les motocyclistes allemands en uniformes gris ressemblent à des fantômes qui envahissent la ville, hallucinée. Les voitures remplies de soldats, pleines de boue, font un bruit grinçant sur les pavés de Prague. En larmes, profondément choqués, les Pragois sont dans la rue, en proie à un sentiment d'incrédulité et d'irréalité.

Erno, stupéfait, se trouve dans la foule qui borde les trottoirs, au milieu du bruit des chenilles des tanks. Il vient de comprendre que sa vie va basculer.

La Tchécoslovaquie a cessé d'exister. L'Europe se réveille, trop tard... Les plus lucides se posent la question: à qui le tour? La belle assurance des Anglais et des Français s'émiette...

Le statut du Protectorat est régi par un arrêté d'Hitler du 16 mars 1939. Dans chaque province, l'autorité est exercée par un *Oberlandrat*. Le pouvoir est entre les mains d'un *Reichsprotektor* (Protecteur du Reich), Konstantin von Neurath. L'administration est dirigée par le Secrétaire d'Etat du Protectorat, Karl Hermann Frank.

Dès les premiers jours, la *Sicherheitsdienst* ou la Gestapo traquent les opposants politiques tchèques. Les réfugiés allemands sont immédiatement emprisonnés. Du jour au lendemain, plusieurs collègues d'Erno, les Allemands des Sudètes, viennent travailler en uniforme SS, bombant le torse.

Les premières mesures antijuives ne se font pas attendre. On licencie dans l'administration, dans les bureaux. Les Juifs sont exclus des associations politiques, économiques, culturelles, sportives. En avril, Erno est licencié, « pour des raisons raciales ». Dès lors, il est sans moyen de subsistance.

Les parents d'Erno habitent un joli appartement pragois de trois pièces et demie, dans le quartier agréable de Flora. Du jour au lendemain, on annonce à Emanuel que son commerce est confisqué. Ses comptes bancaires sont bloqués. Jaroslav venait de passer sa maturité. Il aurait souhaité étudier la musique au Conservatoire. Trop tard. Le Conservatoire est interdit aux Juifs, de même que toutes les écoles publiques.

Peu à peu, une terrible prise de conscience se fait dans la communauté juive. Ce qui se passe en Allemagne va se passer ici également. Partout apparaissent les inscriptions «*Juden nicht zugänglich*» (Interdit aux Juifs). Ils sont dans l'obligation de donner leurs

appareils radio et leurs appareils photos. Leur téléphone est coupé. Le théâtre, le cinéma, les musées, les bibliothèques leur sont interdits, de même que les cafés et les stades de sport. Paradoxalement il n'est pas encore question de tuer les Juifs, mais de leur rendre la vie impossible pour qu'ils partent d'eux-mêmes. Le Grand Reich se donne comme but d'être «*judenrein*»: nettoyé de la présence juive. Mais partir où?

Attachés au pays, à la culture, à la langue tchèque, à leur rue, à leur appartement, à leurs meubles, leur vaisselle, leur piano... quitter tout cela? Mais peut-être n'est-ce qu'une étape de plus dans la vexation des Juifs, telle qu'ils l'ont souvent vécue au cours de l'existence de leur peuple ? Après l'orage viendra l'accalmie, c'est sûr !

Les Juifs ont l'habitude, depuis le Moyen Age, de s'installer, puis d'être expulsés, puis réadmis dans la société...

Ne pas trop s'agiter, rester calme... cela ne va pas durer longtemps, tout le monde le dit...

Prague, l'œil du cyclone

Le 1er septembre 1941. L'ordre a été donné à tous les Juifs de Bohême et de Moravie de coudre l'étoile jaune à six branches avec l'inscription noire *Jude* sur tous les vêtements du côté gauche de la poitrine. Le 19 septembre, tous les Juifs doivent en être munis. Pour la première fois, les Juifs tchèques se sentent profondément rejetés de la société.

La liste des interdits à l'égard des Juifs s'allonge à l'infini:

- Interdiction de posséder un compte bancaire.
- Interdiction de posséder une radio.
- Interdiction de posséder un téléphone.

- Interdiction d'utiliser le téléphone public.

- Interdiction de déménager.
- Interdiction d'aller au cinéma et au théâtre.

- Interdiction de séjourner dans un hôtel.

- Interdiction de fréquenter les bibliothèques.
- Interdiction d'aller dans la forêt.
- Interdiction de se promener au bord de la Moldau.
- Interdiction de se rendre dans un parc public.
- Interdiction de conduire une voiture.
- Interdiction de monter dans un tram ou dans un bus avant les passagers aryens.
- Interdiction de s'asseoir dans un tram ou dans un bus.
- Interdiction de faire des achats en dehors de deux heures par jour, de 15 h à 17 h.
- Interdiction d'accéder aux bureaux de l'administration en dehors d'une seule heure par jour, de 8 h à 9 h. 153

- Interdiction de se rendre à la poste, en dehors d'un seul bureau pragois, accessible aux Juifs de 13 h à 15 h.

- Interdiction de sortir après 20 h.

- Interdiction de fréquenter les écoles tchèques ou allemandes.

- Interdiction de prendre des cours privés.

Les Juifs sont morts sur le plan social, juridique et culturel. Mais tout cela n'est pas suffisant. Ils sont toujours en vie! C'est insupportable pour les hauts dignitaires nazis. Ils caressent un rêve, rendre le 3e Reich *Judenrein*, nettoyé des Juifs. Ce nouveau concept fera fureur. Il s'agit d'imaginer une liquidation physique, pure et simple des Juifs.

Reste à savoir comment...

A présent, le moment est venu de s'occuper des Juifs d'une façon plus systématique. En automne est organisée, à Prague, par Eichmann, Heydrich et quelques autres dignitaires du régime, une première conférence sur le «Problème Juif». La grande question, comment rendre le Protectorat Bohême-Moravie «*Judenrein*», est débattue. Où transporter les Juifs ? Ils choisissent alors, à 60 km au nord de Prague, la ville fortifiée de Terezín (Theresienstadt), ville réputée imprenable, construite par l'Empereur d'Autriche Joseph II pour arrêter le cas échéant l'avancée des Prussiens. Il a donné à la ville, fortifiée à la Vauban, le nom de sa mère, l'Impératrice Marie-Thérèse.

En automne 1941, les nazis envoient à Theresienstadt deux groupes de jeunes Juifs, appelés *Aufbaukommando* (Section de construction), afin de préparer le cadre et les conditions de vie pour des dizaines de milliers de Juifs. La plupart des 7000 habitants que contient la ville sont indemnisés et renvoyés de leurs maisons. Des casernes militaires sont rapidement prêtes à recevoir une garnison inhabituelle en ces lieux.

La ville est destinée à être à la fois un ghetto et un camp de transit vers «*d'autres destinations*». On parle officiellement de la «*réinstallation des Juifs à l'Est*». Il faut «sauver la face à l'extérieur», déclare Adolf Eichmann.

La propagande nazie en Allemagne et en Autriche décrit Theresienstadt comme une «*station thermale*» où les Juifs âgés pourraient prendre leur retraite. Des milliers d'infortunés autrichiens croient la propagande et s'inscrivent volontairement à Vienne pour être transportés dans l'endroit d'où ils ne reviendront plus jamais.

En fait, Theresienstadt deviendra rapidement une immense gare de triage et une salle d'attente gigantesque d'où partiront des convois de Juifs allemands, autrichiens, tchèques, hollandais et danois, en direction de Riga, Varsovie, Lodz, Minsk, Bialystok, Maidanek, Treblinka et surtout Auschwitz.

Mais cela, on ne le sait pas... On n' imagine même pas...

Les trains de la mort pour les camps de la mort ? C'est inconcevable ! Ce serait hallucinant ! Cela n'arrivera jamais ! Cependant, parfois, la réalité dépasse la fiction...

La fin des illusions

Cela fait maintenant plus de deux ans qu'Erno est parti et se bat dans l'armée britannique en Afrique. Les Fantl se sont faits à l'humiliation des interdictions.

Ils ont cousu l'étoile de David sur leurs vêtements. Ils ne font pas de vagues et vivent sur leurs maigres réserves, car Emanuel a perdu son commerce.

Ils espèrent, comme tous les Tchèques, que l'Allemagne sera rapidement vaincue, peu importe par qui, par les Russes ou les Américains! Pour vivre... Tout simplement vivre... Redevenir un jour les citoyens à part entière d'une République restaurée...

Ils vivent dans les chimères, comme l'écrasante majorité des Juifs d'Europe.

13 décembre 1941. Avec un millier d'autres Juifs pragois, ils reçoivent une convocation par la Communauté juive. Ils doivent se rendre le lendemain au «Palais des expositions», rue Veletržní, où l'on a vidé les halles des baraques en bois de l'ancienne aire des foires nationales et internationales.

Les convocations pour le transport du 14 décembre portent des numéros : Helena Fantl, no 702; Emanuel Fantl, no 703; Jaroslav Fantl, no 704. Ils doivent immédiatement préparer leurs affaires, 50 kg par personne, selon la liste annexée, détaillant les vêtements d'été et d'hiver, des chaussures, des sous-vêtements, des produits cosmétiques, des couvertures et même de petits outils, sans oublier une trousse de couture.

Le lendemain matin, on viendra chercher les valises, munies d'étiquettes, qu'ils retrouveront, leur dit-on, une fois arrivés sur le lieu de destination. Ils sont seulement autorisés à partir avec une petite valise ou un sac d'appoint.

En lisant toutes ses instructions, Emanuel, stupéfait, se tait. Il vient de comprendre que le destin de sa famille bascule, irrévocablement.

Direction Theresienstadt

Le lendemain matin, ils sont prêts.

On vient chercher leurs valises (qu'ils ne reverront jamais, mais ils ne le savent pas encore). Helena croit encore un peu à ce qu'on leur a dit: ils vont déménager dans un endroit où ils pourront vivre de leur travail.

Peut-être...

Avant de quitter définitivement leur appartement, Jára se met au piano. Il joue son dernier blues. Il sait que c'est le dernier... Il sait qu'il joue le blues de sa vie... Les dernières notes, ce sont les derniers cris de son âme inquiète.

Il sent que c'est fini... que tout est fini...

Pour lui... Pour Maman... Pour Papa... Pour tous les siens...

Les Juifs ont joué leur dernière note... Reste le néant qui va les engloutir...

A son tour, il empoigne sa valise, sa main se crispe douloureusement sur la poignée. Abattus, les Fantl descendent les escaliers de leur immeuble cossu, le nid douillet qu'Erno leur avait trouvé quelques années plus tôt.

Un dernier regard sur les fenêtres... Puis ils rejoignent, en tram, leur dernière destination pragoise, le lieu de rassemblement au Palais des Expositions.

Un millier de personnes se massent déjà à l'endroit désigné, tous munis de petits bagages. L'enregistrement se fait par les employés de la Communauté juive, ce qui rassure les gens. Chaque arrivant reçoit un matelas pour se coucher par terre. En quelques heures, les installations sanitaires s'avèrent insuffisantes pour autant de personnes réunies. Pas d'eau potable, pas de nourriture. Heureusement, tout le monde était prévenu : il fallait prendre avec soi des provisions pour trois jours. Il paraît qu'on va à Theresienstadt? Bien! Là-bas, on pourra se rattraper...

Mais lorsqu'apparaissent les officiers SS pour le dernier contrôle, tout le monde se fige dans une angoisse sourde. Un silence de mort s'est abattu sur les Juifs rassemblés le temps des vérifications. Puis, laissés à eux-mêmes, ils craquent...

Crises de nerfs... Puis règlements de compte verbaux... Les uns pleurent, les autres prient...

Jaroslav regarde ses parents. Maman n'a que 53 ans, papa deux ans de plus. Et pourtant, soudain, ils paraissent vieux... Il serre les dents.

Enfin, le troisième jour, au petit matin, le cortège de 1000 personnes se rend, en silence, vers la gare proche de Holešovice. Un train les attend. Un train ordinaire.

Tout le monde monte dans les wagons. On ferme les portes... Sur le perron, un gendarme tchèque monte la garde. Le train se met lentement en mouvement... Adieu Prague !

Quelques heures plus tard, le train arrive à la gare du petit village de Bohušovice.

- Terminus! *Alle aussteigen!* Tout le monde descend! hurlent les soldats qui se ruent vers les wagons.

Le reste du voyage, environ 3 km, se fait à pied, avec des sacs à main, des sacs à dos, des petites valises minables dans les mains de ces voyageurs involontaires et harassés. La chaussée se termine entre les deux murs de la fortification.

Ils sont à Terezín, nom tchèque de Theresienstadt. Le piège se referme sur Emanuel et les siens...

Avant la guerre, cette ville-garnison paisible avait à peine 7 000 habitants. En 1941, 60 000 personnes vont y végéter, serrées dans des maisons sans eau courante, sans installations sanitaires, avec un seul matelas par terre.

L'administration formelle du ghetto est dirigée par le *Judenältestenrat* (Conseil juif des anciens). Son premier président est le Juif sioniste tchèque Jakob Edelstein. Le Conseil répond de la marche quotidienne de la ville. Il a même un certain pouvoir disciplinaire. Il s'efforce de faire fonctionner les services de l'approvisionnement et organise le travail. Mais pratiquement, la ville-ghetto est dirigée par la SS et la Gestapo, secondées par les gendarmes tchèques.

Les repas pour tous sont plus que rudimentaires: le matin, de l'eau noire appelée «café»; à midi, la soupe à l'eau appelée *Linsensuppe*, et quelques pommes de terre à l'eau, agrémentées d'une espèce de sauce moutarde, *Senftunke*. Parfois, de l'orge cuit. Le soir, une tranche de pain et un petit morceau de margarine ou une cuillerée de miel artificiel ou encore une rondelle d'ersatz de salami.

Il n'est pas rare de voir les vieillards se jeter sur les ordures, cherchant désespérément un peu de pommes de terre, même pourries...

Riga, destination finale

9 janvier 1942. Alors qu'ils sont à Theresienstadt depuis trois semaines, Helena, Emanuel et Jaroslav Fantl reçoivent chacun une convocation pour se rendre, le lendemain, avec une petite valise, à l'endroit d'où sera organisé un nouveau transport: Jaroslav Fantl, no 47, Emanuel Fantl, no 48, Helena Fantl-Treichlinger, no 49.

Où vont-ils? A l'Est. On leur dit qu'ils vont s'installer définitivement là-bas. On parle de Riga. Ils sont 1000 à partir. Les uns pleurent... D'autres prient... D'autres encore sont hébétés, sans réaction précise. Que va-t-il se passer ?

Les Fantl ont le pressentiment d'un grand danger. Au moins ils seront tous les trois ensemble. Helena regarde tristement son fils. Qu'est-ce qui l'attend? Est-ce qu'il survivra à ce cauchemar et deviendra un pianiste célèbre ? A moins que, à moins que... Les cheveux se dressent sur sa tête.

A la gare de Bohušovice, où ils doivent se rendre en colonnes dirigées par les SS, ils sont sous le choc : pas de train de passagers, mais un train de wagons à bestiaux ! On les entasse. Par wagon, un seau pour les besoins du corps et un seau d'eau potable. Pas de nourriture. Rapidement, ils manquent d'air. Ils étouffent...

Il y a des cris, des plaintes déchirantes... Plusieurs personnes ont une crise cardiaque. Bientôt, les premiers morts s'affalent sur les vivants. Les malheureux voyageurs pataugent dans les déjections.

Le pressentiment devient une certitude: quelque chose de tragique va se passer. Le train arrive à Riga, capitale de la Lettonie, sous domination allemande depuis juillet 1941, capitale de ce que les Allemands appellent désormais le *Reich de l'Ostland*, l'Empire de l'Est.

A la mi-août 1941, les Allemands créent un ghetto dans le quartier sud-est de la ville. Le 25 octobre, ils chassent tous les Juifs de Riga de leurs appartements et les parquent dans le ghetto. Un matelas, une chaise par personne, une table par famille, ce sont les seuls biens autorisés à transporter. Interdiction de conduire: les Juifs doivent traîner leurs misérables meubles en tirant des charrettes. On va entasser à cet endroit 30000 personnes.

Le ghetto est muré. La garde est confiée aux auxiliaires lettons en uniformes militaires, portant des brassards verts. A la fin du mois d'octobre 1941 arrive Friedrich Jeckeln, le «boucher» de Kamenets-Podolski et de Babi Yar.

Pour accélérer les massacres, Jeckeln a inventé la «méthode des sardines». On fait coucher les prisonniers au fond de la fosse, les uns à côté des autres. Puis on les mitraille. Les suivants doivent s'allonger sur les morts et blessés. Ils sont mitraillés à leur tour. Les enfants sont directement jetés dans le ravin. Ceux qui ne veulent pas avancer sont abattus sur place.

Jeckeln est bien noté à Berlin. Après Kamenets Podolski et Babi Yar, il faut s'occuper des pays baltes. C'est à lui que Himmler demande d'accélérer la liquidation des Juifs de Lettonie. Pour commencer, vider le ghetto de ses 30000 occupants.

Il se rend donc à Riga et s'installe dans la prestigieuse Ritterhaus. Il se met à la recherche d'un site d'extermination et trouve rapidement. Le ghetto est situé au sud de Riga. Au sud-est, à 8 km de la ville, se trouve la forêt de Rumbula. C'est une pinède, entre la ligne de chemin de fer et le fleuve. L'endroit se trouve au bord de la route Riga-Salaspils, le long de la voie ferrée Riga-Dvinsk, à quelques vingt minutes du centre de Riga.

Jeckeln remarque tout de suite le côté «pratique» de l'endroit: on pourra facilement acheminer les trains depuis Riga. Le sol est ici sablonneux et mou, à cause de la proximité du fleuve. C'est idéal pour y creuser de larges fosses.

Qui va les creuser? Les prisonniers russes, parqués dans un grand camp d'internement, à côté de l'église de Salaspils. On les amènera dans la forêt de Rumbula pour effectuer ce travail lugubre. Tout de suite après, on les exécutera. Le Reich n'a pas besoin de témoins...

Bientôt, la rumeur se répand dans le ghetto que les Russes creusent des fosses profondes dans la forêt. Dans quel but ? On ne comprend pas. Personne ne peut imaginer qu'il s'agit de futures tombes.

En fait, le 30 novembre aura lieu le premier grand massacre, suivi de ceux du 8 et du 9 décembre. En deux jours, les Allemands, secondés par les Lettons auxiliaires, vont ainsi abattre, les 26 000 Juifs de Riga dans la forêt de Rumbula, dont 12 000 enfants...

Condamnés à mourir

Les 4 000 Juifs restants sont incarcérés dans un quartier appelé «petit ghetto». Le «grand ghetto», vide, peut désormais recevoir des Juifs amenés du Reich. Les Allemands vont en déporter 16 000.

C'est ainsi que le convoi de Theresienstadt, dans lequel se trouvent Helena, Emanuel et Jaroslav, arrive à Riga. Des 1 000 transportés, 200 sont morts pendant le voyage ou sont incapables de se déplacer. Les survivants sont amenés dans le ghetto, le temps pour les Allemands de faire le tri et évaluer la situation.

Seul un petit nombre de très jeunes Juifs, pouvant travailler dur, est épargné. Provisoirement. Parmi eux, Jaroslav. Ce jour-là, il est définitivement séparé de ses parents. Il n'a même pas pu leur dire adieu...

Pour les autres, on prévoit la forêt de Rumbula et la fosse commune comme sépulture.

Le lendemain du tri, Jára se tient derrière les barbelés du ghetto. Il voit les colonnes se constituer, puis sortir lentement du ghetto. Les déportés se font frapper par des gardes lettons et par des Allemands déjà saouls.

Il croise juste le regard de ses parents, hébétés. Helena n'a plus de larmes. Emanuel, grave et résigné, lui fait un signe de la main.

Puis ils disparaissent, deux taches qui se fondent dans la masse des condamnés à mort...

Les colonnes du ghetto s'approchent de la gare de Rumbula. Puis les malheureux marchent environ 3 km vers la rivière Daugava. Ils entrent dans la forêt. Les malades et les vieux sont acheminés à bord de bus bleus. Un Allemand marche à la tête de chaque colonne, encadrée par des Lettons à pied ou à cheval. Ceux qui tombent sont abattus.

Au bord de la route, cachés par un petit bois, se trouvent deux camions et environ 70 soldats de la Wehrmacht. On les fait boire... De la vodka... Et encore de la vodka... Ils devront supporter un spectacle effrayant. Alors, «*Prosit! Santé!*»...

Les mitrailleuses sont prêtes dans la neige. Les munitions également. Et encore de la vodka... Helena et Emanuel se regardent. Ils ont compris. Ils vont mourir. Helena se montre digne. Ils ont juste le temps de se dire deux mots tendres, et tout de suite, des ordres hurlent.

– Les femmes à droite, les hommes à gauche. Déshabillez-vous et rangez vos vêtements!
Schnell, schnell!

Les hommes et les femmes, certains résignés, certains en larmes, se déshabillent sur la neige de ce mois de janvier 1942. Les soldats ne se gênent pas de faire immédiatement la razzia des montres et des bijoux de leurs futures victimes. Ils rigolent grassement lorsqu'ils voient ces femmes, élevées dans la pudeur, couvrir désespérément les seins d'une main, le pubis de l'autre... Nus dans le vent et le gel, tous doivent rester longtemps debout. Ils grelottent de froid et de peur... Ils sont battus par les soldats ivres...

La fosse fait environ 25 m de long et 2 m de profondeur. Ils doivent se placer au bord. Grand silence... L'air est tétanisé... Le temps est suspendu...

L'atmosphère est si épaisse qu'on pourrait la couper au couteau...

Dans une anxiété indescriptible, les cheveux se dressent sur la tête de ces corps transis de froid et de peur. Ils se placent au bord de la fosse, les yeux écarquillés... Toute l'horreur dans un cri muet... Pourquoi?

– *Feuer! Feu! Feuer!*

Les corps tombent dans la fosse.

Puis les SS vérifient que plus personne n'y bouge. Ils achèvent les agonisants d'un coup de pistolet dans la tête.

Le sang gicle, mélangé aux cerveaux éclatés...

Parmi les suppliciés, Emanuel et Helena Fantl, née Treichlinger.

*

L'histoire d'Ania (le 16 octobre 1943)

....

Le train arrive à la frontière austro-hongroise. Szombatel, a-t-elle juste le temps de lire.

– *Alle aussteigen*, tout le monde descend! hurlent les SS, postés devant le train.

Ania, médusée, comprend qu'elle est arrivée au bout de son voyage.

Sa petite valise serrée contre elle, grapillant les dernières secondes de sa liberté, Ania descend la dernière. Elle ne sait pas ce qui la terrorise davantage, les soldats nazis ou leurs chiens, montrant les dents et prêts à mordre.

Les SS contrôlent les billets et les papiers d'identité. Ania tend timidement sa convocation au travail obligatoire.

– *Rechts*, à droite! lui hurle-t-on dans les oreilles.

Elle comprend vaguement qu'elle doit rejoindre le petit groupe de voyageurs irréguliers, poussé brutalement dans un bureau, à côté de la salle d'attente. Littéralement tétanisée par la peur, Ania est incapable de réfléchir de manière cohérente, obsédée par une seule pensée : que va-t-il se passer?

Pendant que les voyageurs en règle sont autorisés à reprendre le train, le petit groupe de prisonniers, composé de deux jeunes gens, de trois hommes dans la quarantaine et d'Ania, est fouillé et insulté. Les gifles pleuvent. Puis, escortés de soldats et de leurs chiens, ils doivent courir quelques centaines de mètres vers une baraque délabrée. Ils pénètrent à l'intérieur, traversent un long corridor et s'arrêtent devant le bureau du surveillant.

Jambes écartées pour se donner une allure martiale, l'air important, celui-ci leur tient un bref discours. Ania n'en comprend pas un seul mot. Affolée, elle regarde autour d'elle. A sa gauche et à sa droite, elle aperçoit des rangées de planches, entrecoupées d'un certain

nombre de portes étroites, munies de verrous. Qu'y a-t-il derrière ces portes? Elle ne tardera pas à le savoir.

Le discours est à présent terminé. On confisque aux nouveaux prisonniers tous leurs biens. La petite valise est lancée à toute volée dans un coin du bureau, avec des sacs et autres baluchons.

– Déshabillez-vous, hurle un autre soldat, et mettez ça! et il désigne d'un geste méprisant plusieurs petits tas de vêtements rayés, gris et noir. Dans un état second, imitant les autres prisonniers, Ania exécute ses premiers gestes de détenue. Elle enlève son manteau mi-saison, puis sa petite robe de lin fin, qu'elle troque contre une jupe et une veste rayée, en étoffe grège. De grossières chaussures vont remplacer les escarpins. Le règlement ne prévoit pas de sous-vêtements.

Dépouillée de son identité, vêtue d'un accoutrement ridicule et dégradant, Ania s'enfonce littéralement dans un cauchemar dont elle va, espère-t-elle encore vaguement, se réveiller. Elle n'est pas au bout de ses surprises. Les gardiens ouvrent plusieurs portes de la paroi en bois, et enferment chaque prisonnier dans une minuscule cellule, occupée presque entièrement par une planche, en guise de lit. On pousse Ania dans l'une d'elles, et le verrou claque derrière son dos.

La jeune fille se croit en plein délire. Hier, elle s'est promenée, libre, à Brno. Aujourd'hui, elle est privée de sa liberté et de sa volonté. Et demain? Que lui arrivera-t-il demain? Crispée d'angoisse, elle n'a même pas faim et ne pourra fermer l'œil pendant cette première nuit de détention...

Le camp

A cinq heures du matin, un sifflet strident la fait sursauter. Les gardiens ouvrent les portes des cellules et font sortir, hâves, maigres et prostrés, une cinquantaine de prisonniers de tous âges, dont une dizaine de femmes. Parmi elles, une grande et maigre fille rousse, fière et indifférente, attire particulièrement le regard d'Ania.

La journée commence par quelques mouvements de gymnastique, rythmés par des coups de sifflet énergiques. Après l'exercice, le lavabo commun et la seule latrine sont pris d'assaut. Enfin, les gardiens distribuent à chaque détenu un bol d'eau teintée, appelée café, tiède et fade, accompagné d'une tranche de pain rassis.

Ania observe ses compagnons qui lapent avec avidité le breuvage infecte, en y faisant tremper au préalable leur pain rassis. Elle-même ne peut rien avaler, torturée par des questions obsédantes. Que se passe-t-il ici? Depuis quand ces gens sont-ils là?

Derrière la bâtisse se trouve un hangar, où l'on distribue aux prisonniers des pioches et des pelles. Une dizaine de soldats, accompagnés de chiens, entourent les détenus et les dirigent vers un champ tout proche.

– Creusez une fosse! Et en vitesse! *Schnell, schnell!*
Les prisonniers s'exécutent en silence. Tout en creusant la terre avec leurs pioches, certains se réfugient dans une introspection silencieuse, d'autres sont secoués par des tremblements nerveux. Ania creuse avec les autres, mais sans rien comprendre. Soudain, un prisonnier entre deux âges, en proie à une crise nerveuse, s'arrête de piocher et se met à hurler. Des coups de crosse pleuvent sur son pauvre corps amaigri. Il se relève avec difficulté et reprend, sanglotant de douleur, le pénible ouvrage.

Ania, effrayée par ce qu'elle vient de voir, baisse la tête et creuse, creuse...

Enfin, les Allemands estiment que la fosse est suffisamment large et profonde. L'un d'entre eux vocifère.

– Prisonniers, en rang! *Schnell! Schnell!*

Les cinquante esclaves dociles s'exécutent lentement. On dirait, pense Ania, qu'ils savent ce qui va se passer. Le soldat sort une liste et lit, avec une nonchalance désespérante, une dizaine de noms. Huit hommes et deux femmes sortent du rang.

Sans murmure, résignés, hagards, ils vont se placer lentement devant la tranchée. Un soldat prend position devant chacun d'eux. Les autres prisonniers sont regroupés derrière, obligés d'assister au sinistre spectacle. Ania retient son souffle. Que signifie cette mise en scène? Elle refuse d'admettre ce qu'elle commence à soupçonner.

Après un premier ordre, les SS mettent les prisonniers désignés en joue. Ania n'arrive pas à détourner son regard de la jeune fille rousse, narguant les bourreaux par son regard méprisant. La deuxième femme tremble. L'homme qui fut frappé tout à l'heure prie. Les sept autres, résignés, ne manifestent aucune réaction.

– *Feuer, Feu!*

Les soldats tirent presque à bout portant et tuent, sur le coup, les dix prisonniers. Les corps des martyres s'affaissent dans la tombe, creusée de leurs propres mains.

Ania, sous le choc, ferme les yeux. Elle sent une boule monter dans sa gorge et éprouve une violente envie de hurler et de vomir. Elle ne comprend toujours pas. Mais à qui demander ce qui se passe? Elle sait déjà que dans le camp la parole est interdite.

Les détenus doivent enterrer eux-mêmes leurs camarades, puis remblayer le fossé avec leurs pelles. Tremblante, Ania recouvre avec eux les corps encore chauds avec de la terre humide. Jamais elle n'oubliera le rictus méprisant, jusque dans la mort, de la jeune fille rousse, ni les traits soudain apaisés de l'homme qui priait au moment ultime. L'aboiement des chiens achèvera la lugubre cérémonie en guise d'oraison funèbre.

Du lieu d'exécution, les prisonniers reviennent au camp pour y déposer leurs outils. La vie ordinaire reprend son cours: munis de balais et de seaux, ils se rendent à la gare pour y accomplir leur travail quotidien qui consiste à nettoyer, par petits groupes, les wagons des trains immobilisés à la frontière.

A chaque extrémité du wagon, un berger allemand imposant surveille les détenus. Les soldats nazis se contentent de se promener sur les quais ou vont même boire un verre au buffet de la gare, sûrs de leurs redoutables auxiliaires à quatre pattes.

Un Compagnon à quatre pattes

Lors des premiers jours de sa détention, Ania plonge dans un véritable brouillard qui l'empêche heureusement de sombrer dans le désespoir. Puis, fidèle à elle-même, elle émerge de sa léthargie et revient à la vie. Elle prend lentement conscience de ce qui lui arrive: la vie dans le camp, le travail forcé, peut-être l'exécution.

Soumise à une tension extrême, elle comprend qu'elle ne doit surtout pas tomber malade, car les malades disparaissent la nuit, et les prisonniers savent ce que cela signifie. Elle vit dans une angoisse constante. Combien de temps pourra-t-elle tenir? Après le premier mois de détention, elle n'a plus ses règles.

Les prisonniers n'ont pas le droit de communiquer entre eux. D'ailleurs, en quelle langue Ania parlerait-elle à ses co-détenues hongroises, autrichiennes et même deux françaises? Seuls les regards peuvent exprimer ce que la voix n'a pas le droit de dire. Seuls les gestes sont éloquents.

Afin de ne pas devenir folle, Ania cherche désespérément un peu de réconfort autour d'elle. Si les hommes sont si cruels et si brutaux, peut-être les animaux sont-ils plus sensibles? Pourtant, les bergers allemands des nazis n'ont rien de rassurant, entraînés à sauter à la gorge de qui- conque, sur un simple ordre de leur maître.

Pendant sa corvée quotidienne, Ania est toujours surveillée par le même chien. Les premiers temps, il est agressif, grogne et montre les dents. Lorsqu'il se trouve à ses côtés, la jeune fille est terrorisée. C'est à peine si elle ose respirer. Un jour, alors qu'elle s'apprête à passer d'un compartiment à l'autre, encombrée d'un balai, d'un seau d'eau et de chiffons, son geôlier à quatre pattes, posté dans le couloir, lui barre le chemin. Paniquée, elle s'immobilise. Si elle touche le chien, il va la mordre.

Ne sachant pas quoi faire, elle prend son courage à deux mains et chu- chote.

– Ecoute, chien, je dois maintenant aller travailler à côté, tu comprends? Si tu me laissais un peu de place pour passer, hein?

Le berger allemand, habitué à entendre des ordres secs et cinglants, dresse l'oreille. Tiens, on lui parle gentiment! Il ne comprend évidemment rien de ce qu'on lui dit, mais la langue ukrainienne lui chatouille agréablement l'oreille. Ania, tremblotante, se résout à faire un pas. Le chien ne bouge pas. Un deuxième pas. A la stupéfaction de la jeune prisonnière, il s'écarte et la laisse passer.

Elle en est quitte pour la peur...

Dès lors, elle craint moins son compagnon encombrant, et peu à peu, un dialogue non verbal s'établit entre eux. Puis, un jour, alors qu'elle est en train de nettoyer un wagon, l'animal s'approche d'elle, attentif mais sans agressivité. D'un geste spontané qui l'étonne elle-même, Ania frôle son dos en lui prodiguant une furtive caresse.

Le chien lève la tête. Intéressant, cet attouchement! Même agréable! Ania s'enhardit et répète le geste. L'animal se laisse faire, visiblement content.

Le lendemain, nouvelle approche, nouvelle caresse. Bientôt un lien étrange se noue entre la jeune fille et son geôlier quadrupède. Ils s'ignorent à l'intérieur du camp, car la présence des SS les dissuade de tout épanchement affectif. A l'intérieur, le chien remplit son rôle de serviteur obéissant et redoutable. Dans le train, en revanche, ils redeviennent de bons camarades. C'est d'ailleurs le seul endroit où Ania peut parler à quelqu'un, fût-ce un animal.

Elle lui chuchote souvent sa peine. La relation amicale de la prisonnière et du chien grandit de jour en jour, car tous deux y trouvent leur compte. En caressant la fourrure chaude et soyeuse de son nouvel ami, Ania trouve un substitut à l'affection humaine. De son côté, le chien, dressé uniquement à obéir, est reconnaissant de la tendresse qu'elle lui prodigue.

Hiver 1943. Rigoureux, impitoyable, glacial. Le froid persistant pénètre jusqu'aux os les malheureux prisonniers. Ania grelotte la nuit sous la mince couverture et une faiblesse inquiétante commence à engourdir ses membres. Soudain, elle sent une bouffée d'air chaud à ses pieds, venant depuis la porte. Que se passe-t-il ? Elle ne comprend d'abord pas. Puis elle entend la respiration d'un chien.

Son ami quadrupède s'est installé devant sa cellule et son souffle réchauffe le corps gelé et de plus en plus épuisé d'Ania. Nuit après nuit, fidèle, le chien viendra se coucher devant la porte de son amie et la réchauffera de sa respiration.

Sans cette complicité, Ania n'aurait pas survécu à cet hiver rigoureux.

Ania s'évade

1944. La vie monotone des prisonniers est rythmée par trois maigres repas par jour, par le nettoyage des trains, la coupe du bois et le déblayage des routes enneigées. Peu à peu, Ania perd la notion du temps. Depuis quand est-elle emprisonnée? Elle ne sait pas.

Puis, une nuit, elle est réveillée par les cloches du village voisin, ainsi que par les voix avinées des soldats. Elle comprend que l'année 1943 vient de s'achever. Cela fait donc trois mois qu'elle croupit ici. Elle a même manqué son anniversaire du 6 décembre. Elle a tout juste 23 ans.

Les images de sa vie passée défilent dans sa mémoire.

Pendant ces trois mois de détention, elle a creusé trois fois une fosse et a enterré trois fois ses compagnons d'infortune. Maintenant, elle sait. Chaque mois, les plus anciens, car les plus fatigués et amaigris, doivent faire place aux nouveaux arrivants. Chaque fois, l'angoisse d'Ania monte d'un cran. Un jour, ce sera son tour! Déjà les deux Françaises ont été fusillées, prochainement viendra le tour des Hongroises.

Et à quand le sien?

Des cauchemars agitent son sommeil léger, des appels fréquents l'interrompent sans ménagement. Les soldats font alors sortir, au milieu de la nuit, les prisonniers de leurs cellules et les obligent à rester debout, au garde-à-vous, un temps qui paraît interminable à ces hommes et femmes épuisés. Lorsque les détenus sont enfin autorisés à regagner leurs cellules, le sommeil les a abandonnés.

A sa grande surprise, Ania, d'habitude de santé fragile, ne tombe jamais malade, car son organisme, soumis à un stress constant, l'empêche de s'enrhumer ou de contracter une pneumonie. Pourtant elle travaille par de grands froids, vêtue de sa seule jupe et de sa casaque rayée.

A conditions extraordinaires, résistance extraordinaire. Les nerfs en veilleuse, soumise à une tension extrême, elle n'a dès lors qu'un seul but: survivre!

Les mois de janvier et de février sont pourtant éprouvants. Ania a beaucoup maigri et commence à se décourager. Elle tourne en rond. Elle espérait vaguement qu'un événement inattendu vienne mettre fin à son séjour dans le camp, mais cette illusion, elle en est de plus en plus consciente, relève de la folie.

Mars 1943. Le sixième mois de sa détention arrive. Cette fois-ci, Ania se trouve parmi les anciens. Elle comprend qu'il ne lui reste que quelques jours à vivre. Pourtant, tout appelle à la vie. Le printemps est là, la première et tendre verdure couvre les prés et habille les arbres. Comme il est difficile de mourir! Ania est désespérée.

Elle caresse doucement son ami à quatre pattes, et lui murmure.

- Tu vois, mon gentil chien, bientôt je ne serai plus là pour te caresser. Qui te cajolera?

Le chien approche sa tête de la main d'Ania et d'un grand coup de langue, lui lèche la paume.

- Je te comprends, semble dire ses yeux, mais qu'y puis-je?

Au fur et à mesure que les jours s'égrènent, Ania sent que son temps arrive bientôt à son terme. Son abattement cède la place à une agitation fiévreuse.

- Je vais m'en sortir, je dois m'en sortir ! Je ne veux pas mourir, pas maintenant, pas comme ça ! Je n'ai que 23 ans !

Désormais, elle sera aux aguets, prête à toute éventualité. Fuir? Impossible. En quelques secondes, elle serait abattue par les soldats ou égorgée par les chiens. Il ne lui reste qu'une seule possibilité: le train.

Mais peut-elle compter sur la complicité d'un chien SS, dressé à attaquer les fuyards? Elle ne sait pas comment il réagira ni à qui il sera fidèle. A son maître ou à elle ?

Bientôt, une occasion inespérée se présente. Comme tous les jours, Ania nettoie, en compagnie de ses camarades, un train, stationné à la frontière. Munie d'un chiffon, d'un seau d'eau et d'un balai, elle nettoie les vitres, balaie les compartiments, puis les lave à grande eau. «Son» chien est à ses côtés. Enfin arrive le dernier wagon. Elle se trouve, seule avec lui, à une extrémité. Une autre prisonnière, avec un autre chien, travaille à l'autre bout.

Les gardiens, bruyants et de bonne humeur, discutent sur le quai et ne jettent qu'un regard distrait sur les prisonniers sous escorte animale. Ania décide de jouer son va-tout. Elle risque en vérité peu de chose, puisque, sous peu, elle doit être fusillée. Tout au plus elle mourra quelques jours plus tôt que prévu. Si, en revanche, son plan réussit, elle vivra!

Elle attend que tous ses camarades, suivis de leur chien, soient sortis du train. Elle se trouve seule avec son ami à quatre pattes. Le moment crucial arrive. Comment va-t-il réagir?

– Gentil chien, murmure-t-elle, en le caressant doucement, va, va, laisse-moi ici toute seule!

D'une caresse appuyée, elle pousse doucement le chien vers la sortie. Elle retient son souffle. Si le chien aboie ou lui saute dessus, elle est perdue. Au bout de quelques instants qui lui semblent une éternité, suspendue à un fil, le chien obéit. Il lui lèche la main, et descend du train, seul et sans un bruit.

Les nerfs tendus à l'extrême, Ania se réfugie dans les toilettes, sans pour autant s'enfermer, afin de ne pas attirer le regard des Allemands.

Elle s'accroupit derrière la porte. L'attente, insoutenable, commence. Elle respire à peine. Si on la trouve, elle sera fusillée sur place. Elle entend les SS entrer dans le wagon qu'ils contrôlent sommairement. Ils passent, en riant, devant les toilettes, sans les inspecter, descendent du train et ferment les portières.

Sur le quai, tous les chiens sont présents. Alors, à quoi bon compter les prisonniers? Tout le monde quitte la gare.

Ania reste recroquevillée dans son refuge. Que va-t-il se passer à présent? Elle réfléchit fébrilement. Si le train prend la direction de Budapest, elle a peut-être une petite chance d'être sauvée. Les Hongrois ont la réputation d'être moins féroces que les Allemands.

Si, en revanche, il prend la direction de Vienne, elle perd la partie. Elle mourra...

Le temps s'immobilise. Une demi-heure qui lui semble une éternité. Enfin, le train s'ébranle. Mais dans quelle direction? Elle ne sait toujours pas. Mais pour le moment, elle est encore en vie... Le camp s'éloigne...

– Adieu, gentil chien, et merci!!!

La première personne qu'elle aperçoit la fait presque crier de joie. Un contrôleur hongrois!

– *Istenem!* s'exclame-t-il, effrayé, en la découvrant. *Istenem*, mon Dieu! répète-t-il.

*

Au mot magique d'uniforme, les yeux bleus d'Ania étincellent de bonheur. Elle est donc acceptée et portera désormais la tenue légendaire de l'Armée Rouge! Elle fera partie de cette armée qui pourchasse, ville après ville, village après village, l'ennemi hitlérien!

L'officier sait fort bien ce qui se passe dans la tête de la nouvelle recrue. Tous les volontaires éprouvent les mêmes sentiments de fierté et de sacrifice librement consenti, fondement même de la force indomptable de l'armée russe.

Quelques instants plus tard, Ania, guidée par le caporal, remplit un bref questionnaire, puis reçoit son uniforme: une blouse, une jupe, un bonnet, une paire de bottes. Elle ne peut s'empêcher de se rappeler son premier «uniforme», celui de prisonnière, qu'elle a dû porter, humiliée et privée de son identité, dans le camp.

Aujourd'hui, ce nouvel uniforme lui a rendu sa fierté, en même temps qu'une envie farouche de combattre ses anciens bourreaux...

27 août 1944. Ce jour-là, Anna Vassilievna Rusin, 23 ans, 156 cm, 46 kg, est incorporée comme soldat-infirmière dans la 38e brigade tankiste du 4e corps ukrainien.

L'engagement d'Ania dans l'armée soviétique est suivi de celui de 23 garçons de son village. La moitié d'entre eux périront au combat... Elle sera la seule femme de Volosianka à revêtir la tenue militaire.

Pour la dernière fois, la nouvelle recrue retourne chez elle, son uniforme flambant neuf sous le bras. Elle rassemble en hâte quelques sous-vêtements, denrée rare dans l'Armée Rouge, et cherche une cuillère à soupe, outil indispensable du vrai soldat.

Puis, sous les yeux ébahis de sa mère, elle se change.

– Mais, Ania, que signifie cet uniforme? As-tu perdu la raison? Où vas-tu ainsi?

– Maman, répond fièrement la jeune fille, à partir d'aujourd'hui, je suis soldat de l'Armée Rouge. Je me battrai de toutes mes forces pour que les Russes gagnent cette guerre. C'est seulement à ce moment-là que je serai vengée de tout ce que j'ai subi et que je retrouverai la paix de mon âme. Bénissez-moi, maman!

La pauvre Maria ne sait que répondre. Comment exprimer la douleur d'une mère ayant déjà failli perdre son enfant une fois à cause de la guerre, qui la voit s'élancer, pour la seconde fois, tel un papillon inconscient du danger? Elle sait, en revanche, que rien au monde ne pourra détourner sa fille de ce qu'elle a décidé de faire.

Maria ravale ses larmes.

– Tu n'as jamais été une enfant comme les autres. Tu as la tête dure et le coeur sensible. Veille sur l'un et sur l'autre! Que Dieu t'accompagne, Ania !

Elle fait un signe de croix sur le front de sa fille et la serre pour la dernière fois dans ses bras.

– Adieu maman, on m'attend! Elle baise la main de sa mère.
– Adieu ma fille, que *Bogoroditsa*, notre Mère Divine, te garde!

Maria, sur le seuil de la porte, le coeur lourd, étouffant ses sanglots, regarde s'éloigner Ania qui a rendez-vous avec son destin...

*

Commandant Erno dans les Carpates

Le surlendemain, Erno parvient enfin au front. Il doit contacter le 5e bataillon de la 3e brigade. Dans la forêt, avec son agent de liaison, il croise les membres de la 1re brigade, celle du général Vedral-Sázavský, en pleine déconfiture. De nombreux soldats ont été tués. Des soldats de transmission gisent morts à côté de leurs câbles, déchirés par les mines.

Pendant les 5 longs kilomètres que dure la traversée d'Erno et de son compagnon, il voit partout la mort et la désolation. Lorsqu'il parvient auprès du commandant du 5e bataillon, il fait déjà nuit. Une heure après son arrivée, alors qu'il n'a même pas le temps de se changer, Erno prend le commandement d'une compagnie... qui n'a de compagnie que le nom!

– Vous êtes un officier expérimenté, lieutenant Fantl, se racle la gorge son supérieur hiérarchique... Ehmm... il faut que vous sachiez que le gros de votre future compagnie a été anéanti par les tirs ennemis... Ehmm... 80 soldats... morts lors des derniers combats... Ehmm... Oui... En effet... vous n'aurez que 24 combattants... Mais vous allez vous en sortir... De toute façon vous n'avez pas le choix... N'est-ce pas?

– Bon, allons voir de quoi ils ont l'air, mes soldats... ou ce qu'il en reste... Mais quelle organisation ici... comme cela tranche avec le système britannique en Afrique !

Les survivants de la compagnie sont tétanisés par toutes les pertes humaines. Ils sont à la fois démoralisés par leur défaite et anéantis par la mort de leurs camarades tombés au combat.

Erno se présente, rassure ses hommes, encourage, relativise.

– On s’en sortira, les gars... restez unis... restez attentifs à mon commandement... On s’en sortira... courage... suivez-moi...

Il va examiner le terrain et comprend rapidement ce qui s’est passé. Si les Allemands ont reculé, ce n’était pas parce qu’ils avaient peur, mais parce qu’ils avaient trouvé un endroit stratégique pour empêcher les Tchèques et les Russes d’avancer. Et ils ont préparé des tranchées. De très efficaces tranchées, reconnaît Erno.

Il paraît que l’unité d’élite allemande des Chasseurs de montagne est chargée de contenir les Russes. Ils avaient reçu un entraînement spécial dans la forêt en hiver, lors de leur séjour en Pologne. Erno prend vite conscience que les Tchèques et les Russes se sont fait piéger.

– On sera fait comme des rats, grommelle-t-il entre les dents...

En effet, dès que les Tchèques descendent les collines, ils sont repoussés sans merci par les tirs nourris des canons allemands. Les Allemands ne sont qu’à 100 mètres, de l’autre côté d’un ruisseau miné.

Erno est censé attaquer, de même que les autres compagnies, mais dès que les Tchèques bougent, ils sont stoppés par les lance-mines. Erno doit avancer, tout en préservant la vie de ses hommes.

Pour lui, chaque soldat est un être humain, un être précieux, et pas de la munition humaine, vieux concept de la tactique russe. Il mène ses hommes au combat mais s’efforce de trouver chaque faille de l’ennemi, chaque possibilité de le surprendre.

Malgré cela, en quelques jours, il perd plusieurs combattants. Sa compagnie est réduite à sa simple expression.

Mais il a fait son maximum. L’Etat-major tchèque se montre satisfait des qualités et des capacités de commandement d’Erno. Il est nommé premier lieutenant.

*

Mi-octobre 1944. Le temps des Carpates se couvre, la saison d’arrière-automne commence. Des pluies diluviennes détrempent à nouveau le sol. La boue rend le terrain impraticable. Les soldats sont mouillés. Ils grelottent de froid. En une semaine, les Tchèques ont perdu 500 hommes, morts ou blessés.

Le moral est à zéro. Les pertes humaines sont douloureuses. Les hommes avancent comme des robots. Attaque! Et encore une attaque! Est-ce que cela s’arrêtera un jour? Un pas en avant, un pas en arrière... Un tango macabre...

La guerre de position est éprouvante pour le corps et met leurs nerfs à rude épreuve. La pluie... Puis le brouillard épais, tenace... Et encore la pluie, froide et interminable...

Les soldats sont épuisés... Ils titubent de fatigue. Fatigue mortelle... Pain mouillé... Pas de thé... Pire, pas d'eau potable! Les soldats boivent de l'eau dans les flaques à même le sol. La cuisine est à 6 km, impossible à avancer dans la boue.

Entre-temps, Erno réorganise sa compagnie de son mieux, s'occupe de ses hommes, encourage, félicite, une vraie nounou. Il sait qu'il a hérité des bleus inexpérimentés et facilement affolés. Il doit obéir aux ordres de ses supérieurs mais aussi veiller au moral de ses troupes.

Une fois de plus, Erno reçoit l'ordre pour sa compagnie de passer à l'attaque.

– Premier lieutenant Fantl, vous contournez l'ennemi avec votre compagnie... vous attaquerez sur son aile gauche...

Erno serre les mâchoires. On lui donne l'ordre d'attaquer avec sa compagnie ? Mais c'est à peine un détachement ! Pas comme cela ! Pourtant on sait «là-haut» qu'il n'a que 20 combattants et pas 80! Dont la plupart engagés depuis quelques semaines seulement, si ce n'est pas depuis quelques jours!

Il regarde son commandant droit dans les yeux, et soudain, il comprend! Il y lit de la résignation...

Son supérieur, à son tour, reçoit les ordres des Russes, toujours entêtés, n'ayant qu'un objectif irréaliste en vue. Ils n'ont toujours qu'un seul mot d'ordre: – En avant, *vperiod!*

Alors, que faire ? Erno claque les talons et porte la main vers la visière de sa casquette.

En face, dans des bunkers fortifiés, des unités allemandes expérimentées et bien armées, protégées derrière des canons, semblent dans une situation inexpugnable.

– Bienvenue en enfer! se dit Erno entre les dents.

Il rassemble ses hommes. Il se procure une provision de cigarettes qu'il leur distribue. Tout le monde en allume une. Il regarde fixement ses soldats, sourire de cow-boy au coin de l'œil.

– Alors, les gars, on va faire de notre mieux! Une petite cigarette, puis à nous les Fritz. Vous me suivez, vous faites exactement ce que je vous dis de faire, compris! On va s'en sortir! A mon commandement... en avant...!

Et sa compagnie se jette au combat, comme un seul homme, derrière Erno... Attaque... recul... repli... attaque... esquive... attaque... pause...

Peu à peu, la compagnie progresse. Et ses hommes lui font confiance.

Quelques jours plus tard, Erno et ses hommes se préparent à traverser une vallée qui semble bizarrement trop calme. Soudain, le regard expérimenté d'Erno se fige. Ils se sont enfoncés dans un champ de mines non signalé.

– Stop, les gars! hurle t-il... Pas un pas de plus!... Restez où vous êtes !...

Le souvenir de Tobrouk surgit en un éclair.. Les mines allemandes sont enfoncées dans la terre sur 100 mètres de large. Que faire ? Si on les touche, on saute...

Erno distribue des bâtons de fortune aux soldats.

– Avancez lentement, pas à pas... tapez avec votre bâton par terre... s'il n'y a pas de mine, avancez !... Puis tapez !... Avancez !... Tapez !...

Les soldats sont pâles, silencieux.... Ils se concentrent, mâchoires serrées... puis avancent... de grosses gouttes de sueur leur tombent dans les yeux... certains tremblent... Mais ils avancent...

La compagnie d'Erno a traversé la vallée saine et sauve. Sans perdre un seul homme.

Quelques jours plus tard, Erno est cité au rapport: *«Il a été décidé de décerner au premier lieutenant Arnošt Fantl, la médaille de Croix de guerre 1939, pour son courage et sa détermination.»*

Le soir, assis sous sa tente, Erno pose la tête sur ses genoux.

– Courage et détermination! La Croix de guerre! *Mamele*, tu serais fière de moi... *Mamele*, où es-tu maintenant? Et papa?

Il se mord la lèvre inférieure... Il allume une cigarette et en silence il regarde dans le vide... Rentrer chez soi...

Combien de temps encore?

.....